

Une rentrée littéraire marquée par le poids de l'histoire

► **FRANCE** La rentrée littéraire voit débouler sur les étals des libraires plus de 500 titres candidats aux prix parisiens de l'automne. Le poids de l'histoire et les blessures qu'elle engendre marquent de nombreux romans

La filière du livre avait craint le pire lors des confinements et des fermetures de librairies de 2020, mais a été surprise par de très bons chiffres depuis décembre. Elle attaque maintenant cette période cruciale avec beaucoup d'optimisme. Juillet a été «très bon pour la librairie. Toujours pas de baisse de fréquentation par rapport à juillet 2020», témoignait par exemple un libraire anonyme sur Twitter, @librairesecache. Et la deuxième quinzaine d'août signe, comme toujours, l'arrivée de poids lourds attendus par des lecteurs impatientes.

Amélie Nothomb, fidèle au rendez-vous chaque année, publie l'un de ses meilleurs romans, *Premier sang* (Albin Michel), mémoires fictifs de son père décédé l'an dernier. Où l'on découvre une famille excentrique, et redécouvre un épisode tragique de l'histoire de l'ex-Zaïre par ce diplomate belge.

«Je n'aurai pas le Goncourt (...) Ils considèrent que je suis une auteure à succès et que je n'en ai pas besoin, et ça peut se défendre», affirmait-elle au *Parisien* la semaine dernière.

Sorj Chalandon avec *Enfant de salaud* (Grasset), Marc Dugain avec *La Volonté* (Gallimard), François Noudelmann avec *Les Enfants de Cadillac* (Gallimard) évoquent également leur ascendance au milieu des drames et des guerres du XX^e siècle.

L'Holocauste hante d'autres auteurs: Anne Berest fouille ses racines juives après avoir reçu *La Carte postale* (Grasset) ou Gisèle Berkman qui décrit une survivante dans *Madame* (Arléa). L'antisémitisme d'avant la Première Guerre mondiale est le sujet de la fresque de Christophe Donner, *La France goy* (Grasset), tandis que Jean-Christophe Grangé évoque des assassinats dans la haute société berlinoise de la fin des années 1930 dans *Les Promises* (Albin Michel, sortie le 9 septembre).

Les tourments de l'Afrique et de l'esclavage pointent dans *Mamba Point blues* (Presses de la Cité) de Christophe Naigeon, qui fait voyager entre New York, la France et le Liberia, ou dans *La*



Porte du voyage sans retour (Seuil) de David Diop, romancier fraîchement couronné du Booker Prize international, qui signe une version romancée des aventures d'un naturaliste français au Sénégal au XVIII^e siècle. De blues il est aussi question dans *Delta Blues* (Grasset) de Julien Delmaire, qui raconte la naissance de cette musique dans le delta du Mississippi.

Plus près de nous dans le temps, Philippe Jaenada fouille le fait divers le plus marquant des années 1960, l'affaire Lucien Léger: *Au printemps des monstres* (Mialet-Barrault). Michaël Prazan trace le portrait d'un

ancien de l'Armée rouge japonaise avec *Souvenirs du rivage des morts* (Rivages), et Julie Ruocco explore le Kurdistan syrien et ses alentours, ravagés par le conflit de ces dix dernières années, dans *Furies* (Actes Sud).

Musso bien après

Autres histoires, très personnelles celles-ci: celles de Christine Angot qui reconstitue précisément son passé de victime d'inceste (*Le Voyage dans l'Est*, Flammarion), et d'Emmanuelle Lambert qui se remémore les beaux moments avec un père emporté par le cancer (*Le Garçon de mon père*, Stock).

L'épopée de deux femmes dissemblables dans *La Définition du bonheur* (Gallimard) de Catherine Cusset, les traumatismes d'un ancien poilu dans *Une certaine raison de vivre* (Robert Laffont) de l'acteur Philippe Torreton, une sombre histoire racontée par Tanguy Viel, *La Fille qu'on appelle* (Minuit), ou encore *Plasmas* (Rivages), fiction futuriste déroutante de Céline Minard, ont attiré l'attention de la critique. Mais le roi des ventes promet d'être encore Guillaume Musso, qui attend le 21 septembre, bien après tous les livres cités ci-dessus, pour débouler avec *L'Inconnue de la Seine* (Calmann-Lévy).

Au rayon étranger, *Shuggie Bain* (Globe) du Britannique Douglas Stuart, qui évoque la classe ouvrière au temps du thatchérisme. *Madame Hayat* (Actes Sud) du Turc Ahmet Altan, écrit en prison et pas édité dans son propre pays, et *God loves Haïti* (Caraïbéditions) de Dimity Elias Léger, sont des témoignages de la force de la littérature face à la politique.

Cette rentrée marque également le retour du Prix Nobel de littérature, le Britannique Kazuo Ishiguro (*Klara et le soleil*, Gallimard), et de l'Américain Richard Ford (*Rien à déclarer*, L'Olivier).

ATS/AFP

► SORTIE DE PRESSE

La découverte aux coins de nos rues



Depuis la pandémie, les Suisses ne cessent de redécouvrir la Suisse. «Va et découvre ton pays» pourrait bien être leur nouveau mantra. Et on ne se lasse pas de voir les montagnes et les torrents, les lacs et les forêts. Et les villages? Un guide intitulé *Les Plus beaux villages de Suisse* se propose de mâcher le travail et recense 43 de nos charmants bourgs. Écrit par l'association du même nom – l'Association des plus beaux

villages de Suisse donc, fondée il y a cinq ans – pas sûr que la sélection soit très objective. Toutefois, ce guide offre l'essentiel, à savoir une présentation historique et des points d'intérêts à voir ou revoir aux coins de nos rues.

Dans le Jura, Saint-Ursanne et Porrentruy y dévoilent leurs charmes respectifs. La Neucheville et Le Landeron, un peu plus au sud, sont aussi recensés. Et pour de plus longues expéditions, il y a le choix jusqu'au bout des Grisons. Le guide souligne que les différences qui existent entre chacune de nos régions sont autant de richesses et qu'il est possible en finalement peu de temps et de kilomètres, de passer des palmiers tessinois aux sapins valaisans, sans manquer les pavés jurassiens.

JULIE SEURET

Les Plus beaux villages de Suisse, guide officiel publié chez Favre, 205 pages.

► MUSIQUE

L'Ensemble Opalescences a enchanté l'abbatiale de Bellelay

Opalescences: le mot est magnifique. Il rayonne. Mystérieusement, il opère. On lui prête des profondeurs, des capacités à dire, à faire. N'est-il donc pas à sa place à la tribune nord de l'abbatiale pour les œuvres vocales des planètes tournoyantes de Monteverdi, leur *Soleil*? Le 15 août dernier, l'Ensemble a choisi *Sei gegrüßet, Maria; Erbarm dich mein; Quid commisisti; Ego sum, Ego enim...* (H. Schütz); *Gaude Virgo Mater* (G. Sances); *Plorate* (J. Kerll); *Or ch'e tempo* (T. Merula). En intermède Wekmann, Kerll, Froberger ont brillé par l'immense talent de soliste et de soutien de Marc Meisel au clavier de l'orgue de chœur.

L'héritage vocal des œuvres anciennes, si ductiles, est dans le petit motet, cadre idéal relatant un fait saillant des Écritures. Marc Meisel introduit et accompagne Saskia Salembier,

soprano, Tim Mead, altus, Reinoud van Mechelen, ténor, Jan Kuhar, basse. Interprètes de flamme et d'expérience, les voici consacrés par l'auditeur à être des porteurs parfaits de l'éclatant XVII^e siècle. Ils vibrent au contenu spirituel d'une civilisation issue du passionnel des Psaumes, sculpté dans les harmonies audacieuses, innovant ce qu'ils ont appris en revisitant le génie poétique du latin, libérant les plus intimes «agrément» et les nœuds solaires des polyphonies. Venant du cœur, l'art ainsi adonné de ces virtuoses flamboie. Rythmes, harmonies, consonances, dissonances: tout danse et chante.

Le public en sort ému; or, il vient d'entendre la désespérance du cri «Fili mi, Absalon» à la basse, un choc qui nous habitera longtemps.

PAUL FLÜCKIGER

